1. **Le contexte d’émergence**

Pour comprendre la spécificité de la littérature maghrébine d’expression française, il faut la replacer dans son **contexte politique, culturel et intellectuel** d’émergence. On ne peut aborder la littérature maghrébine sans prendre en compte la langue d’écriture. En effet, les écrivains maghrébins francophones – d’abord les Algériens, puis les Marocains et les Tunisiens – ont dû affronter une situation paradoxale : exprimer leur imaginaire dans la langue du colonisateur, tout en étant incapables de **s’émanciper pleinement** de cette langue, devenue celle de leur formation intellectuelle et de leur expression écrite.

Cette littérature s’inscrit dans un contexte socio-historique et colonial tumultueux. À ses débuts, elle se présente comme une parole d’écrivains autochtones visant à contrer le discours idéologique véhiculé par la littérature coloniale. Elle est née dans le « contre-sillage » de certaines œuvres de la littérature française produites par des écrivains français d’Afrique du Nord. On peut également l’appréhender comme un discours opposé à un autre, empruntant les mots de l'autre pour les lui renvoyer, dans un acte à la fois de dénonciation et d’affirmation de soi.La littérature d’avant 1945, née dans le premier quart du XXe siècle, s’inscrit dans le cadre de l’assimilation. Elle est portée par des personnalités algériennes bénéficiant d’un statut privilégié au sein du système colonial, telles que:

- Cherif kadi : *Terre d’islam*, 1929, lieutenant-colonel de l’armée française ;

- Hadj Hamou Abdelkader : *Zohra la femme du mineur*, 1925, Kadi de Miliana

- Chukri khodja : *Mamoun*, 1929, *El Euldj, captif des barbaresques*, 1930, fils de famille de notables d’Alger

- Ould cheikh : *Myriam dans les palmes*, 1936, fils d’agha

Tous adoptent la même approche du phénomène colonial : l’acceptation du fait accompli, accompagnée d’une affirmation de soi doublée d’une remise en cause du système.

**Les années 1920** marquent chez les Algériens colonisés une « reprise historique » à travers une revendication de l’instruction en langue française comme arme d’émancipation. Cependant, l’utilisation du français engendre une ambiguïté. D’un côté, l’écrivain algérien fait entendre sa voix auprès du colonisateur, mais de l’autre, il place sa production sous tutelle.

Conscients de leur intrusion dans un univers qui ne leur appartient pas, les écrivains, notamment algériens, prenaient soin de se faire parrainer. D’où l’importance des préfaces où transparaît leur sujétion. Leur dépendance vis-à-vis des structures d’édition et de diffusion les poussait à manifester une forme d’allégeance à l’idéologie dominante à travers des préfaces, dédicaces, avant-propos et exergues. Une des caractéristiques de cette littérature du début du siècle réside dans l’importance accordée aux propos liminaires. Dès le départ, l’auteur exhibe les signes de reconnaissance.

Dans le texte lui-même se développe un discours, parfois long, qui fait écho à un discours extérieur dominant vantant l’ordre colonial et les bienfaits de la civilisation. C’est pourquoi la réception critique de cette production est divisée : certains y voient une littérature de l’assimilation, tandis que d’autres la classent dans la littérature de la résistance.

**Ex :**

El Euldj, captif des Barbaresques (1930) de Chukri Khodja illustre l’impossibilité de l’assimilation d’un chrétien à l’islam au XVIe siècle. Le prénom El Euldj, pris par ce chrétien converti, signifie « renégat ». Le roman constitue une critique du discours assimilationniste en inversant les rôles.

Bernard Ledieux, un chrétien fait prisonnier par les corsaires de la Régence, se convertit à l’islam pour échapper à sa condition d’esclave. Devenu Omar Lediousse, surnommé El-Euldj (« le renégat »), il épouse Zineb, la fille de son ancien maître, Baba Hadji. Toutefois, il rencontre des difficultés à s’assimiler pleinement, tandis que son fils, lui, devient muphti. Incapable de s’intégrer, El-Euldj sombre dans la folie.À travers cette histoire, Chukri Khodja renvoie aux Français l’image d’un échec de l’assimilation, en écho au contexte colonial.

**2 - La littérature de 1945-1965**

Le 8 mai 1945 marque la fin de l’assimilation et le début d’une nouvelle littérature, différente de la précédente par la force de ses revendications. Cette littérature émerge dans un contexte politique et social bien précis : l’après-guerre, marquée non seulement par la misère croissante des colonisés, mais surtout par un profond sentiment de frustration. L’Algérien avait, à un moment donné, cru en ce vent de liberté apporté par les Américains. Mais cette liberté n’était pas destinée aux colonisés. Tandis qu’en France, le 8 mai était célébré comme le jour de la libération, en Algérie, on massacrait la population qui réclamait sa part de cette liberté.

De leur côté, les partis nationalistes formulaient des revendications de plus en plus précises : l’indépendance de leur pays. C’est dans ce contexte que se développe une littérature de combat, marquée par deux grandes phases : une phase d’affirmation de soi et de reconnaissance, et une phase de lutte active. Ainsi, deux moments structurent cette littérature :

- le dévoilement et l’affirmation de soi 1945-1954

- le combat et l’exclusion de l’autre. 1954-1962

On identifie cette période comme ethnographique et de combat, surtout, avec les romans de Mouloud Feraoun : *Le Fils du pauvre* 1950, *La Terre et le Sang*, 1953. Mouloud Mammeri : *La Colline oubliée*, 1952 et *Le Sommeil du juste*, 1952. Mohammed Dib : *La Grande Maison*, 1952 et *L'Incendie*, 1954. Ce qui réunit ces premiers textes, c’est principalement lapréoccupation de description et de témoignage sur la réalité sociale maghrébine, le caractèreautobiographique des récits, une touche d’exotisme et de pittoresque censée à célébrer unespace familier, menacé par les effets de l’occupation étrangère.

Les textes ont une caractéristique commune, celle d’être porteurs d’une mission et d’un message précis : **exprimer le drame d’une société en crise, marquée par l’aliénation et la dépersonnalisation, traduire les mutations profondes subies par la société à l’époque de la décolonisation**. Ces traits communs, auquel on peut ajouter celui de raconter des histoires spécifiquement locales, sans se préoccuper de la forme et de la structure des écrits.

À partir de cette langue apprise sous la contrainte, puis par choix, les écrivains maghrébins usent de cet outil tantôt comme reproducteurs dociles, tantôt comme créateurs inventifs. Un usager de la langue ne devient écrivain que lorsqu’il maîtrise la langue de base à laquelle il se réfère, en y inscrivant son imaginaire.

Avec la génération des « classiques » dans la décennie qui suit 1945, le rapport à la langue française évolue : l'instrument linguistique est de mieux en mieux maîtrisé, les recherches esthétiques deviennent plus sensibles, et le texte devient une œuvre de création et non plus un simple témoignage. Cette littérature se trouve confrontée au problème de la valorisation identitaire et de l’enracinement.

Ainsi, à partir des années 1945, naît au Maghreb une littérature en langue française qui délivre un message réclamant **la reconnaissance de l’identité maghrébine** et l**’indépendance** du Maghreb.

« *Un jour vint où certains commencèrent à se poser avec inquiétude les questions suivantes : sommes- nous cela ?, sommes-nous vraiment cela ?, ne sommes-nous donc que cela ? Nouveau conquistadors, ils se lancèrent dans l’aventure à la recherche de leur véritable identité. Ils voulaient être des hommes aux yeux de ceux qui les considéraient déchus, exclus de la communauté humaine, plus proche de l’animal qu’ils ne l’auraient jamais été. Dès qu’ils ont pris conscience de ce qu’ils sont réellement, ils ont manifesté le désir de se faire connaitre de ceux qui les regardaient de haut, les exaspéraient par leur assurance, leur insuffisance et leur mépris. La politique est venue se greffer par la suite sur ce roman. Telle fut à mon avis, l’origine occulte, mystérieuse du mouvement littéraire qui a explosé en Afrique du Nord vers les années 1950.* »

Ahmed Sifriou

Cependant cette littérature n’est pas née comme une génération spontanée. Les écrivains, avant de publier des œuvres de fictions, s’exprimaient déjà dans des journaux comme **Liberté** et **Alger républicain** et dans des revues littéraires comme **Forge, Soleil, Simoun** ou **Terrasses**.

De son coté, **l’Ecole d’Alger** dont le but était l’édification d’un humanisme fraternel au niveau de la culture et de la création littéraire, offrit une tribune à ces écrivains algériens, grâce surtout à Emmanuel Roblès qui dirigea dans les années 50 la célèbre collection « Méditerranée » aux Editions du Seuil.

Seulement, les discours des uns (les français d’Algérie) et des autres (les algériens) n’étaient pas superposables. Chacun trouvait son compte dans la naissance de cette littérature née dans le sillage des Français progressistes.

Les cercles officiels voulaient voir ces œuvres comme l’aboutissement réussi de la politique d’intégration prétendument recherchée par le colonisateur. Les algériens quant à eux utilisèrent ces espaces de publication pour faire entendre un langage nouveau et donner une image d’eux différente de celle qui avait été tracée par les écrivains français.

**Mouloud Feraoun** reprochait à Albert Camus et à presque tous les écrivains français de n’être pas venu « *jusqu’à nous pour suffisamment nous connaitre* ». Dans cette lettre à Roblès en 1959, il écrit :

« *Vous les premiers, vous nous avez dit : Voilà ce que nous sommes. Alors, nous vous avons répondu : Voilà ce que nous sommes de notre coté. Ainsi a commencé entre vous et nous le dialogue. Il a fallu se battre* » *Lettre à ses amis*, le Seuil, 1969, p 154 ;

Les écrivains maghrébins s’emparèrent de la langue française pour exprimer, par eux-mêmes, ce qu’ils sont et vers quoi ils se dirigent, tout en se souvenant des enseignements reçus à l’École Communale sur la Révolution de 1789. En revendiquant leur différence par rapport à l’autre, le colon, ils revendiquèrent également leur humanité. Le regard devint intérieur, et l’on commença à parler du dédain:

« *Cette littérature, bien qu’imparfaite va refléter pour la première fois dans les lettres françaises, une réalité algérienne qu’aucun écrivain, même Camus, n’avait eu le courage de traduire* » Mostefa Lacheraf

Les écrivains mirent à jour une manière d’être, de sentir et d’éprouver le monde. Créées donc dans un contexte historique et socioculturel précis, les œuvres restituèrent un sens de la dignité dans la misère et la pauvreté, un souci de l’opprime, un sens de la solidarité dans l’épreuve. Des valeurs authentiques furent dévoilées à des lecteurs français :

« *Nous avons voulu faire comprendre aux Européens ce qu’est l’Afrique sentie de l’intérieur. S’il n’y a pas beaucoup de lecteurs africains parce qu’il y a des problèmes d’alphabétisation, nous sommes condamnés à nous faire connaitre, à faire connaitre notre pays a ceux qui portent des jugements erronés sur l’Afrique. Donc, nous sommes obligés d’écrire, hélas, si vous le voulez, pour les étrangers, pour vous les Européens*. »

Mouloud Mammeri, Colloque d’Uppsala, 1967.

Ainsi, la génération des années 50 prit la parole pour dire l**e malaise, la différence**. La parole s’imposa comme contrepartie du discours de l’autre. Il ne faut pas perdre de vue que ces romanciers, qui remettent en question la présence coloniale en Afrique du nord, ne s’attaquent pas seulement au colonisateur, ils critiquent aussi les traditions archaïques, les coutumes dépassées et «les scléroses internes» des sociétés dont ils sont issus.

D’un point de vue littéraire, les œuvres écrites par la nouvelle génération d’écrivains engagés sont été qualifiées de récits «ethnographiques». Ce sont des textes réalistes. Notons aussi que la majorité de ces romanciers ont été critiqués par les leurs pour complaisance avec le colonisateur en leur reprochant d’avoir dévoilé les vices de la société d’origine au profit de l’ennemi. Autrement dit, en dénonçant certaines pratiques sociales désuètes, ces écrivains, aux yeux de certains, sont complices.

Même si l’énonciation de ce discours social et idéologique est fondamentalement incontournable, il n’en demeure pas moins que la littérature maghrébine connaît une évolution marquée par une recherche esthétique. Les écrivains transgressent les normes scripturaires codifiées par la tradition occidentale ; ainsi, ils consacrent l’essentiel de leurs créations à se forger des procédés poétiques qui peuvent désigner et dessiner les configurations multiples et variées de cette littérature.

Marc Gontard synthétise cette période de la littérature :

« *Les premiers écrivains sont souvent des enseignants ou des intellectuels, formés à l’école coloniale, qui reproduisent dans un français académique, les modèles littéraires dominants valorisés par l’institution (le roman réaliste et le récit autobiographique). D’où un effet massif d’acculturation*… »